

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 32

Artikel: Le vallon de la Jougne
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218136>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sement du public qui se tordait. Mme Knie, mère, était à la caisse et avait la gérance de cette entreprise. Je viens de parler de l'équilibriste Blondin, à ce propos, je me suis souvent demandé, en vain, si ce Blondin était le même que le Blondin qui, plus tard, traversa, sur la corde tendue, les chutes du Niagara ?

Pendant quelques années, je revis plusieurs fois, à Lausanne, la famille Knie. C'était pour nous autres gamins une joie lorsque le crieur public Clerc — un ancien soldat au service de Naples — un grognon, bourru, sec et rougeaud, annonçait au son du tambour la venue des célèbres artistes et la première représentation. Et comme nous le suivions pour ouïr plusieurs fois la mirifique nouvelle, car il fallait en connaître tous les détails pour les faire briller aux yeux des mamans à l'effet d'obtenir les quelques sous destinés à payer l'entrée et user nos fonds de culottes sur les planches rugueuses et mal rabotées.

Là nous admirions les voltiges du père Knie, un peu pansu, ainsi que les exercices des deux fils, les danses des filles et les bons mots du paillasse. Chaque soir, le spectacle se terminait par une pantomime burlesque, jouée par « toute la troupe », paillasse compris.

Les danses sur la petite corde nous charmaient absolument et l'élégance de l'acrobate en son pourpoint de velours pailleté, ses voltes, ses audaces nous réjouissaient fort et ce n'était pas non plus sans une légère appréhension que nous le regardions s'agenouiller, s'asseoir, sauter, balancier en mains, toujours souriant. Et l'artiste, sa danse achevée, — tandis que le public applaudissait, — remettait son balancier au paillasse, sautait sur la piste, et saluant avec le geste traditionnel, qui signifie sans doute : « Voyez, ce n'est pas plus difficile que ça ».

Mais ces choses d'autrefois, qui nous paraissent superbes, nous sembleraient aujourd'hui bien mesquines. La pyramide de bouteilles, au sommet de laquelle un des fils Knie se tenait debout sur une main, vous ferait sourire de pitié ! Ce sont des acrobaties démodées, que nos modernes attractions ont laissé bien loin derrière elles. Le voyage du père Knie poussant sur la grande corde une brouette chargée d'un mannequin ou d'un enfant (?) ne parviendrait pas même à vous enthousiasmer ; nous étions moins difficiles, ayant moins vu. Pendant un quart d'heure que durait le trajet de l'acrobate, poussant la brouette, nous nous sentions vivre dans la peau du bonhomme et de telles impressions ont bien quelque valeur pour de simples âmes d'écoliers que nous étions. Dès lors, bien des années ont passé et la dynastie des Knie ne passe pas. Une génération nouvelle remplace celle qui vieillit et les pourpoints dont j'admirais l'élégance ont fini leur vie de parade, comme l'ont finie aussi mes casquettes de collégien et ma tunique à boutons jaunes, contemporains de ce velours pailleté. Tout passe, j'ai vu nombre de choses plus reluisantes, mais le souvenir des Knie n'en demeure pas moins à ma mémoire. Il s'y mêle une foule d'autres images de jeunesse et lorsque vous aurez, comme moi, la barbe et les cheveux blancs, de semblables rappels seront pour vous d'une joie exquise. Vous aurez vos Knie, comme j'ai les miens. Ils porteront un nom différent, qui ne vous rappellera ni danseurs de corde, ni pourpoint scintillant, ni sourires satisfaits, mais quand même leur souvenir vous sera cher, parce qu'il évoque vos jeunes années.

C. P.-V.

SOUS LA CANICULE

Le soleil est implacable. Il nous rôtit. Le monde est une fournaise. Ce n'est pas gai du tout de devoir travailler avec une pareille température. La tête est lourde et pourtant vide d'idées. La langue est pâteuse et le gosier sec. L'appétit fait défaut ; tout aliment vous répugne ; seule, la soif vous persécute, s'avançant sans cesse. On boirait le lac. Et plus on boit, plus on transpire.

Pourquoi ne pas adapter momentanément notre vie à cette température caniculaire. Travailler, par exemple, le matin, une heure ou deux de plus et après-dîner, au plus gros de la chaleur, dormir. C'est en somme ce qu'on peut faire de mieux, car le travail que l'on accomplit l'après-midi, par cette chaleur ne vaut pas lourd. Autant rester couché. Et puis, tandis qu'on dort on ne fait de mal à personne ; on ne médit pas ; on n'use pas ses vêtements ni ses souliers ; on ne mange ni ne boit, partant, on réalise sans peine aucune d'appréciables économies.

Dormons. Bon sommeil !

LE VALLON DE LA JOUGNENAZ

L fait chaud dans la plaine où l'on fauche les blés. Une lumière éclatante pèse sur le village où, seule, l'eau qui tombe dans le bassin de la fontaine répand un peu de fraîcheur.

Mais bientôt les forêts commencent, les belles forêts où l'on respire à pleins poulmons un air frais chargé d'un parfum de résine. Et les sapins se dressent immobiles, pareils à des fidèles gardiens d'un trésor imaginaire.

Quand on a suivi pendant une heure la route qui zigzague dans le ravin de la Baumine, on atteint le pâturage des Crébillons, puis celui des Praz, tandis que Grange-Neuve étend ses pentes verdoyantes jusque sur les flancs du Suchet. Le chemin du pâturage, bordé de hêtres nouveaux s'éloigne et contourne l'Aiguillon à flanc de rocher pour s'en aller vers la Limase et la Grand' Borne. Vers le sud, le sol cède brusquement et, de toutes parts les pentes herbeuses se rejoignent au creux d'un petit vallon où les premiers arbres dressent leurs frondaisons d'un vert sombre : c'est le vallon de la Jougnenaz.

Deux sources alimentent la petite rivière, deux sources qui descendent en légères cascades des flancs du Suchet. Ces eaux se rejoignent à une faible distance du grand chalet qui dresse sa masse grise au pied d'une colline boisée. La porte est ouverte. Le bétail est à l'étable car c'est l'heure de la traite. Et les fruitiers en calotte de cuir, la chaise à traire fixée par une courroie, s'approchent des vaches qui s'impatiente. Audessus du large toit, la cheminée à bascule laisse échapper un peu de fumée parce qu'on a allumé un bon feu sous la grande chaudière de cuivre rouge — la grande chaudière où les hommes viennent tour à tour verser leur seillon plein de lait. Dès que la masse liquide sera chaude, on l'a fait cailler avec la présure et le fromage viendra prendre sa place dans la forme de bois en attendant de rejoindre les nombreuses pièces qui, dans la cave fraîche, montrent déjà une belle écorce brune.

A un jet de pierre du chalet, il y a une barrière à claire-voie. C'est là qu'est la frontière. Et pourtant rien n'indique que nous avons changé de pays. Les sapins continuent à étendre leurs rideaux épais de chaque côté de la rivière. L'eau se hâte de courir entre des rives herbeuses et de sauter par-dessus de grosses pierres pour reprendre allègrement son cours sur le fin gravier poli ou pour s'arrêter complaisamment dans des anses profondes barrées par d'étroits bancs de sable.

Tout un monde étrange d'animaux et d'insectes vit sous ce dôme de verdure ou dans l'onde limpide. Certainement la Jougnenaz possède de petites truites pointillées de rouge, puisque pêcheurs et braconniers connaissent cette rivière ; et des oiseaux de toutes formes et de toutes couleurs nichent dans les buissons épais ou construisent des nids de branches sèches dans la cime des grands arbres. Durant la saison trop brève de l'été, ils iront, infatigables, à la recherche de leur nourriture, après quoi on les verra se préparer pour le grand départ d'automne.

C'est à cette saison que la petite vallée sera la plus belle, quand les colchiques fleuriront les pâturages et que les teintes d'ocre et de carmin se répandront sur les frondaisons puissantes. Le son des clochettes ajoutera sa note mélancolique à tout ce paysage jurassien qui invite à la nos-

talgie. Et quand l'hiver viendra avec son cortège de brume, de givre et de neige, il ne restera plus, sous le ciel bas, que quelques grands rapaces avides de saisir dans leurs serres puissantes les rares petits animaux que le froid n'aura pas engourdi dans de profondes retraites.

Ce sera la saison où les renards profileront, par une nuit de lune, leur museau pointu, leurs oreilles droites et leur queue en panache sur les grands champs de neige. Et — si l'hiver est long et rude — le hurlement des loups se répandra peut-être, comme autrefois, dans cette vallée solitaire.

Pareille à une rivière alpestre, la Jougnenaz s'en va entre des rives escarpées. Rien ne semble indiquer que nous sommes en terre française. Peut-être qu'il y a, quelque part, dans le pâturage, une de ces vieilles pierres grises portant les armes des Bourbons ? Peut-être encore qu'un douanier philosophe fait la sieste sur un lit de mousse et poursuit un rêve enchanté comme le sous-préfet aux champs d'Alph. Daudet ! Qui sait si l'on ne rêve pas là, comme en Provence, lors même que le chant des cigales est remplacé par celui des abeilles diligentes ou des bourdons velus.

Sur la rive gauche, le sol s'élève et, au-dessus d'un escarpement entièrement boisé, se dresse, au milieu des prairies, le hameau des Petits-Fourgs. Se détachant sur le ciel pâle, les derniers rochers du Suchet semblent nous accompagner dans notre marche aventureuse, tandis qu'au nord, l'Aiguillon dresse sa masse imposante, pareille à une pyramide irrégulière toute rose au soleil couchant.

Le vent qui vient du sud nous apporte un bruit de clochettes. C'est un troupeau disséminé sur l'étroite prairie en bordure de la rivière. Un jeune berger est là, au milieu du chemin. Il porte un grand chapeau et des vêtements effrangés. Il est de Jougne, et c'est la troisième année qu'il passe l'été dans ces solitudes.

On continue à suivre le petit chemin bordé d'épilobes et d'éperviers et, de temps à autre, on aperçoit, à travers le feuillage, la puissante arête du Mont-d'Or qui ferme l'horizon. Et l'on va, sans jamais rencontrer personne, sauf, parfois, un bûcheron qui revient du travail.

Il y a, dans cette petite vallée, des sites pittoresques, véritables oasis de paix et de fraîcheur — des sites qui vous invitent à la flânerie, dans un beau décor de verdure, au milieu d'arbres séculaires. On voudrait s'arrêter longtemps sous cette ombre propice ; on voudrait s'étendre sur ces frais lits de mousse que le soleil ne brûle jamais. Des campanules penchent leurs petites clochettes bleues sur l'onde limpide et le martin-pêcheur, que rien n'épouvante, file d'un vol rapide, en rasant la surface de l'eau pour aller se percher sur une branche au-dessus du courant. Immobile, les yeux fixés sur la rivière, le bec en avant il guette, au passage, l'imprudent petit poisson. Parfois c'est un écreuil qui vous regarde sans crainte en grignotant un fruit sec.

Quand on se remet en route, on franchit une dernière forêt, on entre dans un grand pâturage et Jougne apparaît sur un promontoire escarpé — Jougne, dont les maisons posées en un large triangle autour de l'église, ressemblent à des sentinelles vigilantes montant la garde à l'entrée du passage célèbre. Mais la rivière oblique vers l'est et s'en va baigner les murs des maisons qui, disséminées dans toute la vallée, forment le bourg industriel de La Ferrière.

Cette passe étroite, entre la haute falaise du Mont-d'Or et les derniers contreforts du Suchet, a sa place marquée dans l'histoire de l'humanité. C'est là que les tribus helvètes s'engagèrent avec leurs lourds chariots attelés de bœufs. Pris d'une nouvelle fièvre d'émigration, les Helvètes s'en allaient vers le pays fabuleux de Saintonge malgré l'opposition de Jules-César. On se les représente mal, dans cet étroit défilé, avec leurs dix mille chariots et leurs quarante mille têtes

de détail. Effort gigantesque qui n'eut pas de lendemain puisqu'ils furent décimés au seuil de la terre promise.

Le défilé de Jougne garde encore, dans son sol, la trace des chevaux du Téméraire. Après qu'il eût été battu à Grandson, c'est là que, fou de rage, il mit les éperons aux flancs de son coursier pour fuir cette terre inhospitalière où il n'avait rencontré que ruines et désastres.

Maintenant le train passe au flanc de la montagne qui assista, jadis, au passage des invasions. Sur la grande route poussiéreuse, une route nationale, on entend continuellement la trompe des automobiles.

Cependant la vallée s'élargit et la Jougne creuse son lit dans un profond ravin et s'en va, d'une course rapide, jusqu'à l'Orbe qui l'engloutit.

(Tribune). Jean des SAPINS.

QUI EN PREND LE SENT

Relevé dans la *Feuille d'Avis de Montreux* à propos de la Fête du 1er août.

Le soir du 1er août : Jules, en bon citoyen, est venu flâner sur le quai pour entendre la fanfare et voir s'allumer les feux sur les montagnes. Par extraordinaire, sa femme ne l'accompagne pas. Il en est tout dépaycé. Quelqu'un, soudain, lui frappe sur l'épaule :

— Toi mon vieux, et seul, quelle aubaine !

C'est l'ami Paul, vieux garçon, pas revu depuis longtemps. Ils font quelques pas ; Paul propose :

— Dis donc, en attendant, on pourrait aller faire un yass !

Jules hésite, fortement tenté ; Paul le décide en ajoutant :

On ne fera pas vieux, on sera d'abord de retour. Ils s'en vont s'attabler dans un petit café. Paul commande une bonne bouteille. On leur apporte le tapis. Le vin est bon, la partie chaude ; ils s'attardent tant et si bien que la fête est finie, lorsqu'ils sortent.

Mais Paul conclut :

On n'y a rien perdu, puisque c'est toutes les années la même chose !

Jules rentre, maintenant, non sans appréhension. Sa femme l'attend. Elle demande :

Alors, ça c'est bien passé ?

Et Jules de répliquer d'un ton assuré :

Très bien ! Il y a eu la musique et le pasteur a fait un discours ; il a dit qu'il fallait rester unis sur l'autel de la Patrie et on a tous chanté le Cantique Suisse.

Mais elle, qui sent le parfum du vin qu'exhale Jules quelque peu lancé, et qui devine, lui fait simplement :

Ce serait-y pas à la pinte que tu places l'autel de la Patrie ?

Dé.

L'E FEUILLETON



COQUINS D'ENFANTS

NON décidément, ces coquins d'enfants ne sont pas mon affaire et j'ai bien de la chance que la cigogne, qui d'après la germanique tradition apporte les nouveaux-nés, par la cheminée, n'ait jamais trouvé l'ouverture de la mienne. La nuit ils pleurent le jour ils crient ; en tous temps bruyants, tapageurs, curieux et pillards, ils n'ont de papiers que les moineaux qui logent sous mon toit, sans me payer de location bien entendu, et maraudent dans mes espaliers. Les peuples qui croient à la métépsychose n'ont pas si tort ; il y a tant de gens qui ressemblent à des bêtes, tant de bêtes qui sont le vivant portrait de gens que je connais, qu'on est bien obligé d'admettre entre eux l'existence d'un lien mystérieux que les savants et les philosophes de l'avenir se chargeront d'expliquer.

Les moineaux sont à n'en pas douter les enfants des autres animaux, et quand de ma fenêtre je vois

mes locataires de corniches se disputer un grain de blé tombé sur la route conclure la paix pour tourmenter l'honnête pinson qui loge sur le pommier d'en face, parler tous à la fois pour ne rien dire, puis se taire subitement pour faire un coup fourré dans mon cerisier, je me demande si malgré tous leurs défauts ils ne sont pas encore bien préférables aux marmots de tout sexe et de tout âge qui peuplent la cour de mon voisin ?

Je n'ai dans toute ma vie connu qu'un enfant vraiment digne d'estime et qui m'aurait fait presque regretter de n'être pas son père. Cet enfant-là n'aura jamais son pareil ; écoutez plutôt : Alphonse (elle se nommait Alphonse cette perle de grand prix) avait neuf ans et point de frère ni de sœur ; dernier rejeton d'une vieille race il était choyé, caressé, gâté, adulé et pouponné comme pas un ; les deux grands-pères et les deux grand-mères, le père et la mère, les oncles et les tantes, le parrain et la marraine ne vivaient que pour lui, et jamais roi d'Espagne au bibéron ne fut plus choyé, caressé, gâté, adulé et pouponné que cet Alphonse tout court sur la tête de qui reposait tout l'espoir de la famille. On peut penser l'importance que se donnait ce bout d'homme à peu près aussi haut que les bottes de chasse de son père et fier comme un jeune coq qui sent pousser sa crête ; le monde avait été créé pour lui.

Mais un beau jour ce fut bien différent. La bonne fée qui préside à l'accroissement des familles, après avoir, paraît-il, oublié si longtemps celle d'Alphonse s'aperçut enfin de sa négligence elle lui apporta un petit frère doué de robustes poumons et d'un excellent appétit. Changement de décors à vue... à peine le regarde-t-on encore ; les deux grands-pères et les deux grands-mères, le père et la mère, les oncles et les tantes, les parrains et les marraines s'empressant autour du nouveau berceau paraissent avoir oublié sa présence ; la bonne, fait inouï, lui dit même le premier jour qu'elle n'a pas le temps de s'occuper de lui, qu'il peut bien s'amuser sans elle. C'était une énormité ; pendant vingt-quatre heures Alphonse, seul avec son grand cheval de bois et ses petits soldats de plomb, réfléchit beaucoup en silence à l'imprévu de la situation... D'où venait-il ce petit frère inattendu ? qui l'avait apporté ? où l'avait-on trouvé ? mystère. Je le demandai à ma gouvernante, se dit-il, elle me le dira bien, elle sait tant de choses.

Le lendemain après déjeuner, à l'heure de la leçon quotidienne, Alphonse avait disparu ; on s'empresse, on cherche et on le trouve enfin au jardin potager fiévreusement occupé à massacrer un plant de jeunes légumes.

— Mais que fais-tu là, mon enfant ? lui cria son père.

— J'arrache les choux.

— Les choux ! et pourquoi donc ?

— Parce que c'est là qu'on trouve les petits frères, mademoiselle me l'a dit !

Eh bien ! vrai, n'avais-je pas raison de prétendre que cet enfant était une perle de grand prix ?

De tous temps les enfants ont été la terreur des seuls hommes vraiment sérieux, j'entends les philosophes et les jardiniers dont ils troublent les travaux par leur babil incessant, leurs cris, leurs mauvais tours et leur soif inextinguible de pommes vertes et de groseilles mal mûres. Puis le pis est que, lorsque après une heure de patient affût, vous en prenez un sur le fait, le tenez par l'oreille, et qu'il vous regarde avec des yeux pleins d'angoisse en balbutiant : « Ce n'est pas moi, monsieur ! » vous n'êtes plus très certain d'avoir bien vu ; saisi alors d'une coupable pitié et d'une lâche hésitation vous le laissez courir ; il s'en va la tête basse, puis à dix pas se retourne, vous tire par derrière une langue que vous feignez de ne pas voir et vous rentrez chez vous furieux ; ce qu'un philosophe ne devrait jamais se permettre.

Si du moins ils étaient muets ! Beaucoup d'animaux le sont, pourquoi l'homme seul est-il condamné à parler, à dire tant de sottises, à pousser tant de cris inutiles, alors que le silence est une si belle chose ? Vivent le silence et les Chartreux ! Voilà des gens sensés ; ils ne parlent pas et n'ont point de progéniture. Si j'étais roi j'ordonnerais à tous mes sujets de se faire Chartreux ; cette mesure produirait bientôt dans ce monde enfiévré un calme propice aux fortes méditations et à la culture de la pensée... celle des jardins, veux-je dire, qui est ma fleur de prédilection et que tout philosophe devrait porter à la boutonnière : emblème visible de choses cachées, symbole parlant d'études muettes.

Les moineaux ne sont gênants que dans la belle saison ; en hiver frileux, se tenant cois autour des cheminées, soucieux du pain quotidien, ils pratiquent avec austérité les vertus théologales de la patience et de l'humilité. Dans le jardin, d'ailleurs, rien ne

tente leur estomac ; devenus honnêtes gens par la force des choses, ils observent un modeste incognito et même, après les temps de misère, viennent si piteusement frapper aux fenêtres avec leurs airs hypocrites de brigands convertis, que je forme les yeux lorsque Suzette leur distribue les restes de mon déjeuner.

Mais les enfants ! pour eux il n'existe pas de saison morte, et si à l'heure des frimas ils laissent forcément en paix mes cerises et mes pensées, la férocité de leurs instincts qui ne dort jamais se traduit de mille autres manières non moins désagréables ; ce sont des boules de neige dans mes vitres ou dans mon chapeau, des glissoires établies devant ma porte, des « glissettes » qui vous viennent dans les jambes au détour du chemin ; et à Noël dernier n'ai-je pas dû entrer personnellement dans l'eau jusqu'à mi-corps pour en sortir un petit gueux qui ne vaut pas quatre sous et qui s'était aventuré sur une glace trop mince... Oui, je le répète et ne m'en dédirai point, on a oublié les enfants dans la nomenclature des plaies et des fléaux dont les peuples ont souffert aux diverses époques de l'histoire. Pour les parents il y a peut-être des circonstances atténuantes, mais pour les honnêtes gens qui n'ont jamais vu la cigogne frapper à leur porte, c'est une invention digne du malin. — Ah ! coquins... vous voilà de nouveau, voulez-vous bien vous en aller... mes pauvres groseilles que restera-t-il de vous ?

(A suivre).

Dr Châtelain.

Récréation. — Voici les solutions aux récréations du numéro du 19 mai :

Dames : les blancs jouent 13 à 8, 14 à 9, 23 à 19, 24 à 20, 42 à 37, 44 à 39, 43 à 38, 47 à 27, 36 à 27.

Mots carrés :

D U V E T
U N I T É
V I Z I R
E T I E R
T E R R E

Nous n'avons reçu aucune réponse juste aux deux récréations. Une seule nous est parvenue pour les mots carrés.

Voici deux nouvelles récréations :

Mots carrés

Le menuisier du coin, d'une main résignée,
Matin et soir, me pousse. — Espèce d'araignée. —
Un sel oriental qu'à la mode du jour
A mis une réclame à peine déguisée. —
Plus il est violent, l'été, plus il court.
Une ile au nord du Zuyderzée.

Anagramme

Maint orateur politique,
Doucereux ou véhément,
Soit qu'il loue ou qu'il critique
Les gens du Gouvernement,
S'y prodigue et fait merveille, —
Dans l'eau qui coule, un moteur. —
C'est à quoi se plaît l'abeille
Voltigeant de fleur en fleur.

Les réponses sont attendues jusqu'au 31 août. Deux primes seront tirées au sort entre les abonnés qui nous auront fait parvenir justes les deux solutions.

Royal Biograph. — L'attrait du programme du Royal Biograph, sera certainement la présence de l'élégant et célèbre artiste Rodolphe Valentino, qui, dans le « Miracle des Larmes », un superbe drame à grand spectacle, interprète le rôle principal et donne, de par sa présence, une valeur toute spéciale à cette bande. Mentionnons à la partie comique « Chassé-Croisé », un succès de fou-rire en 2 actes qui bénéficie de la présence du chien savant Brownie.

A chaque représentation, le Gaumont-Journal et le Pathé-Revue, avec leurs dernières nouveautés mondiales.

Dimanche 12, matinée dès 2 h. 30. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défranchis.

Pour la rédaction : J. MONNET.
J. BRON, édité, resp.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron